

Pierre Béhel

Douze mois

Récit(s)

Douze mois

Cette oeuvre est la propriété exclusive de Pierre Béhel. Elle est protégée par les lois et conventions internationales en vigueur sur la propriété intellectuelle.

En France, la loi du 11 mars 1957 n'autorise sans autorisation expresse de l'auteur que les copies et reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste ainsi que les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

Pour les autorisations et conditions de diffusion, d'adaptation et de traduction, merci de vous reporter au site web de l'auteur qui précise les différentes licences disponibles.

Coordonnées et mentions légales sur le site web de l'auteur :

<http://www.pierrebehel.com>

Version papier imprimée par :

The Book Edition / Reprocolor

113 rue Barthélémy Delespaul

59021 Lille Cedex

<http://www.thebookedition.com>

Douze mois

Retrouvez l'ensemble des oeuvres de Pierre Béhel sur son site web :

<http://www.pierrebehel.com>

Douze mois

Douze mois

Tous les personnages et toutes les situations présentés dans cet ouvrage sont de pure invention. Toute ressemblance avec des faits ou des personnes existants ou ayant existé serait purement fortuite.

Douze mois

Douze mois

Janvier

« Et pourtant il faut vivre ou survivre,
Sans blesser tous ceux qu'on aime »

Daniel Balavoine (*Vivre ou survivre*)

Il faisait bon. Il faisait même chaud. Presque trop chaud. Elle se réveillait doucement. Il était temps de se lever, de sortir du lit. Elle commença à remuer, à se détendre les membres en douceur. Doucement. Doucement. Ne pas trop bouger.

A côté d'elle, il dormait encore. Elle ne voulait pas le réveiller. Pas encore. Il fallait lui laisser le temps d'achever son sommeil. Elle le voulait en pleine forme. C'est ainsi dont elle voulait en profiter. En pleine forme.

Elle sourit. Elle se rappela ce qu'ils avaient fait. Cela avait été si bon. Du moins pour elle. Lui aussi avait semblé apprécier. C'est toujours ainsi que toute vie commence, toute nouvelle vie aussi. Si la vie de chacun était toujours à l'image de son initiation, elle ne serait que joie, bonheur, caresses, chaleur humide, mots doux. Mais ce n'était pas le cas, bien sûr.

Malgré l'envie qui l'étreignait, elle résista. Elle ne le caressa pas. Elle ne voulait pas le déranger, le réveiller. Il fallait qu'il continue de dormir. Tout son saoul. Un bon sommeil réparateur.

Douze mois

Un sommeil de bébé ? Non, c'était absurde. Elle sourit à cette évocation. Un bébé se réveille sans arrêt, pleure, mange, boit, pisse, chie. Il faut sans cesse s'occuper de lui.

Là, ils étaient tous les deux côte à côte, dans la douce chaleur que chacun offrait à l'autre. La nuit avait été reposante. Ils avaient bien dormi, sans interruption, sans mauvais rêve. Ils étaient si bien.

La femme continua de se détendre. Elle déplia au maximum son pied gauche. Un petit craquement. Puis le pied droit. Même chose. Ses mains s'aventurèrent sur ses cuisses. Elle était bien entière, inutile de vérifier. Son corps à la peau lisse était bien entretenu. Ses cuisses étaient fermes, lisses, chaudes.

Ses mains s'aventurèrent l'une à la rencontre de l'autre. La femme s'était allongée sur le dos pour bien se détendre, se préparer à la sortie du lit. Il le fallait mais elle n'en avait pas encore envie.

Les doigts effleurèrent ce qui, la veille, avait connu bien plus d'aventures. Ils intensifièrent leur pression tout en accentuant leurs caresses. La femme sourit davantage. Cela lui rappelait ce qu'elle avait fait avec l'homme qui partageait le lit où elle se trouvait. Oui, c'était bon. Mais il ne fallait pas abuser. Elle sentait la pression de la vessie derrière le pubis.

Pas de doute. Il fallait bien se lever.

Douze mois

En faisant attention de ne pas trop faire de bruit, elle soupira. Ses mains soulevèrent doucement la couette, juste de son côté, en essayant qu'elle ne bouge pas d'un millimètre dans l'autre moitié du lit. Elle ne découvrit pas son corps entier mais juste une épaule, le haut de la poitrine.

Une première jambe s'aventura vers l'extérieur du lit. Elle s'était glissée par dessous la couette. Sans la bouger plus qu'une petite ondulation, moins qu'une vague. Le premier pied se posa sur le sol. Ce n'était pas froid. Moins chaud que le lit, bien sûr, plus rêche aussi, mais ce n'était pas froid. Les doigts de pied remuèrent sur le tapis pour vérifier qu'ils étaient bien tous là.

Après, tout alla très vite. La femme parvint à s'extraire presque à l'horizontal. Elle remua à peine la couette. L'homme ne s'aperçut de rien. Il ne bougea pas.

Ce n'est que lorsque les deux pieds furent sur le sol, le corps presque à l'air libre, une seule fesse (ou plutôt un morceau d'une seule fesse) reposant encore sur le matelas qu'elle se décida à se redresser. La gravitation n'eut pas le temps de la faire chuter. Elle fut debout en un clin d'oeil.

L'air de la chambre était moins chaud que le lit. Les fenêtres étaient occultées par les lourds rideaux de velours. Il faisait sombre mais pas totalement nuit. Les rideaux n'empêchaient pas parfaitement la lumière

Douze mois

d'entrer. Il restait quelques raies de lumière sur les côtés. Assez pour que la pièce ne soit pas complètement dans l'obscurité absolue. Assez pour que des yeux habitués à la nuit puissent voir des ombres.

La femme regarda le lit. La couette le recouvrait de nouveau sur toute la largeur. La gravitation avait réussi sur elle, cette pauvre chose qui ne connaissait pas le bonheur de la vie autrement qu'en abritant des amants enlacés. L'homme respirait doucement. Il était calme, endormi. Si on excepte la poitrine qui se levait et s'abaissait, il était immobile, étendu sur le flanc. Il regardait de l'autre côté.

D'instinct, une main vint se poser sur le pubis de la femme, les doigts s'agitant juste en dessous. Elle était nue et pensait à eux deux, ensemble, accolés, agités. Un soupir presque silencieux. La main s'éloigna. La femme fit demi-tour.

La main coupable vint se poser sur la poignée de la porte. Le mécanisme joua doucement. Il ne fallait pas faire de bruit. La porte s'ouvrit, laissa passer la femme puis se referma en silence.

Les pieds sentirent la dureté du bois. Le couloir était couvert d'un plancher verni. C'était moins confortable qu'un tapis. Mais c'était agréable tout de même. La femme avança de quelques pas. Elle aimait

Douze mois

marcher ainsi, nue de la tête aux pieds, sentant l'air comme le sol au contact direct de sa peau.

La maison était bien chauffée. La femme n'avait pas froid. Le petit frisson qui la parcourut n'était là que parce qu'elle avait quitté le lit, la chaleur tropicale du lit.

Elle regarda au bout du couloir. La porte-fenêtre était fermée. Le volet aussi. Mais la lumière passait au travers des fentes du volet. Une lumière blanche, éblouissante.

Comme un papillon de nuit, la femme s'approcha de la lumière. A pas de loup, les pieds se posant délicatement sur le bois du parquet. Pas une lame ne craqua. Le plancher était neuf ou presque, récent en tous cas.

La femme se dirigea vers la porte-fenêtre. Elle posa une main sur la poignée. Elle hésita un instant. Il faisait si bon, elle était si bien. La maison était si bien chauffée. Une douce chaleur où l'on se sent bien.

Enfin, elle actionna le mécanisme. Elle tira les pans vers elle. Il fallait faire vite car un air glacé pouvait annuler les meilleures résolutions.

Après avoir retiré le crochet de son anneau, elle poussa les volets. Elle passa la tête par l'ouverture. Dehors, il faisait froid, si froid. L'air glacé pénétrait par

Douze mois

toute la hauteur de la porte-fenêtre, piquant le sexe chaud autant que les doigts de pieds ou le bout du nez.

Par réflexe, elle avait fermé les yeux. Elle s'obligea à les rouvrir. Le monde s'offrait à elle. Là, dehors. Il fallait sortir. Maintenant. Elle aspira une immense goulée d'air glacé par la bouche. Ses poumons se dilatèrent. Elle eut mal dans la poitrine car l'air était froid.

Elle appuya les épaules sur les volets et poussa, poussa, poussa... C'était dur. Les charnières manquaient d'huile. Un léger grincement retentit. Et puis, tout d'un coup, la femme se retrouva dehors.

Entraînée par son élan, la femme fit plusieurs pas dehors. Ses pieds nus laissèrent des traces dans la neige fraîche qui couvrait la terrasse.

La maison si chaude était isolée. Il n'y avait pas de voisin. La femme était nue, debout sur la terrasse, les pieds dans la neige, et n'avait à craindre aucun voyeur.

Devant elle s'étendait le monde immense. Il était couvert de son manteau blanc. Le soleil s'y réfléchissait au point que la lumière était douloureuse. Il n'y avait aucun nuage pour gâcher l'azur infini.

La journée allait être magnifique. Car la vie était magnifique.

Douze mois

Février

« Sous quelque rapport qu'on envisage la gourmandise, elle ne mérite qu'éloge et encouragement. »

Jean Anthelme Brillat-Savarin
(*Physiologie du goût*, 1825)

Les saveurs emplissaient sa bouche, les odeurs son nez. Elle était incapable de les nommer toutes. Elle en découvrait, elle en reconnaissait d'autres. Faute de noms ou de dénombrement explicite, elle ne pouvait pas savoir si elles étaient toutes là, toutes celles qu'il nommait au détour d'une phrase, si c'étaient les mêmes.

Il lui souriait. Le bonheur inondait son visage. Il aimait manger. Elle le savait. Il aimait manger avec elle. Cumuler les plaisirs, additionner les bonheurs.

Elle le laissait parler. Elle n'avait rien à dire. Elle se léchait les doigts, s'essuyait la bouche, se saisissait de son verre ou de ses couverts, ou au contraire les posait. Elle le regardait en souriant, pour le remercier de tant de bonheur. C'était bien assez pour l'occuper.

La suite est en vente sur
<http://www.pierrebehel.com>